



## Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies

21 | 2011

Les « grands territoires » au Moyen Âge, réalités et représentations

---

### À propos de *balad* / *bilād* et autres noms

Quelques observations sur la terminologie des grands territoires dans les sources arabes

François Clément

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/crm/12426>

DOI : 10.4000/crm.12426

ISSN : 2273-0893

#### Éditeur

Classiques Garnier

#### Édition imprimée

Date de publication : 10 mai 2011

Pagination : 75-86

ISSN : 2115-6360

#### Référence électronique

François Clément, « À propos de *balad* / *bilād* et autres noms », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [En ligne], 21 | 2011, mis en ligne le 10 mai 2014, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/crm/12426> ; DOI : 10.4000/crm.12426

---

## À propos de balad / *bilād* et autres noms : quelques observations sur la terminologie des grands territoires dans les sources arabes

**Abstract :** By analyzing the lexicon of the big territories in the work of the geographers al-Bakrī (XI<sup>th</sup> century) and al-Idrīsī (XII<sup>th</sup> century), the author brings to light its big plasticity and draws the attention on the necessity of thinking of the words in their language and in their context of statement, by being careful not to throw on them presuppositions of general or abstract nature. He calls back that the choice of the used terms does not aim at retranscribing in a objectivize way the reality of the ground, but that it answers a project of writing intended for a specific readership, in this particular case that of the sociocultural elites. He shows nevertheless that indications of general nature can be pulled by the individual study.

**Résumé :** *En analysant le lexique des grands territoires dans l'œuvre des géographes al-Bakrī (XI<sup>e</sup> siècle) et al-Idrīsī (XII<sup>e</sup> siècle), l'auteur met en évidence sa grande plasticité et attire l'attention sur la nécessité de penser les mots dans leur langue et dans leur contexte d'énonciation, en prenant garde à ne pas projeter sur eux des présupposés de nature généralisante ou conceptuelle. Il rappelle que le choix des termes utilisés ne vise pas à retranscrire de façon objective la réalité du terrain, mais qu'il répond à un projet d'écriture destiné à un lectorat spécifique, en l'occurrence celui des élites socioculturelles. Il montre néanmoins que des indications de nature générale peuvent être tirées de l'étude au cas par cas.*

À fréquenter assidûment les sources arabes ayant trait à l'Occident musulman entre le X<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècle, on est frappé par la pauvreté du lexique utilisé pour désigner les unités spatiales et, plus particulièrement, les territoires correspondant à des entités politiques, que celles-ci relèvent d'une construction étatique, d'un périmètre de souveraineté, d'une zone d'influence ou de l'aire d'établissement d'un groupe ethnique. On chercherait en vain l'équivalent des mots « empire », « royaume », « duché », etc. Il semble, en effet, que trois critères interviennent ou se conjuguent pour qualifier des portions de l'espace : la géographie, qu'elle soit physique ou « climatique » ; l'organisation administrative ; l'implantation de groupes particuliers de population (qabā'il / tribus et umam / nations).

Certes, le vocabulaire de la géographie administrative est d'une abondance plus marquée : *kīra*, *iqīm*, *amal*, *amāla*, *ṭagr*, voire *ḥawz*, *rustāq* et *minbar*, s'appliquent à des provinces, des districts et des circonscriptions de taille et de nature diverse qui structurent le territoire<sup>1</sup>. Cependant, leur diffusion sur la carte, au

---

<sup>1</sup> Une présentation sommaire de quelques-uns de ces termes (et d'autres) figure dans A. Miquel, *La géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du 11<sup>e</sup> siècle*, t. I, Géographie et géographie humaine dans la littérature arabe des origines à 1050, Paris-La Haye, Mouton, 2<sup>e</sup> éd., 1973, p. 324-325. Voir également F. Clément, « Nommer le territoire : le cas des sources arabes (Maghreb et Andalus) », *De l'espace aux territoires. La territorialité*

regard des sources, n'est pas uniforme. Al-Idrīsī, par exemple, les utilise couramment à propos d'al-Andalus et du Ġarb al-Awsaṭ, c'est-à-dire de l'Algérie actuelle, mais de façon exceptionnelle quand il parle du Maġrib al-Aqṣā (Maroc et région de Tlemcen).

De toute façon, ces entités dont le périmètre n'est presque jamais défini (il est seulement indiqué qu'elles comportent telles villes et localités) existent en quelque sorte par elles-mêmes, sans relation organique avec l'entité englobante dont on sait, pourtant, qu'elles entretiennent avec elle un rapport hiérarchique. Car il y a souvent un « pôle » (quṭb), un « pivot » (madār) ou un « point d'appui » (qā'ida) autour duquel gravitent des circonscriptions locales (a'māl, 'amālāt), ce que rend parfaitement la métaphore de la ville « mère » (umm) et de ses « filles » (banāt). Ainsi al-Idrīsī, au terme de son introduction sur la forme et les dimensions de la péninsule Ibérique, fournit une liste de vingt-six iqlīm et rustāq, avec leur villes principales, qu'il conclut par la phrase suivante : « Voilà tous les iqlīm de l'Espagne (Iṣbāniyā), dont l'ensemble s'appelle al-Andalus »<sup>2</sup>. Pas d'allusion, on le note, à la nature de l'entité politique englobante, si ce n'est de façon très indirecte, au hasard d'une digression insérée, peu avant, dans le schéma orographique de la Péninsule : « Ce qui est situé au-delà des montagnes appelées al-Šārāt (les Sierras), en direction du sud, porte le nom d'Espagne (Iṣbāniyā) ; ce qui est situé au-delà des montagnes, en direction du nord, porte le nom de Castille (Qaštāla). À l'époque actuelle, la ville de Tolède est la résidence du souverain des chrétiens castillans (sulṭān al-Rūm al-Qaštāliyyīn) »<sup>3</sup>. Il faudra donc s'en contenter, car nulle part il n'est précisé qu'al-Andalus, au moment où l'auteur écrit (vers 1154), est en phase d'intégration dans un ensemble plus vaste, qui est l'empire almohade, ou que sa partie orientale échappe à l'autorité du sultan de Marrakech<sup>4</sup>.

Pareillement, la description du Maghreb est presque muette sur la situation politique régionale à la même époque. Les Almohades n'apparaissent pas en tant que tels, mais sous l'appellatif ethnique de Masmouda (al-Maṣāmida)<sup>5</sup>, sans référence à l'état (ni à l'État) ou au régime qu'ils viennent de fonder : sauf inattention de ma part, le mot dawla, « dynastie, règne, gouvernement, État, état »,

---

des processus sociaux et culturels au Moyen Âge, dir. S. Boissellier, Turnhout, Brepols, 2010, p. 387-400 (en particulier les p. 391-393). Le mot minbar, dans le sens de localité dépendant d'un chef-lieu (en l'occurrence Berja et Dalias par rapport à Almeria) figure dans al-Idrīsī, Nuzhat al-muštāq fī-ḥtirāq al-āfāq, éd. partielle par R. Dozy et M. J. De Goeje, Description de l'Afrique et de l'Espagne, Leyde, Brill, 1866 (réimpr. 1968), texte arabe, p. 198 (pour des raisons pratiques, je n'ai pas pu consulter l'édition intégrale de la Nuzhat al-muštāq publiée à l'initiative de l'Istituto Universitario Orientale de Naples et de l'Istituto Italiano per il Medio ed Estremo Oriente de Rome sous le titre Opus geographicum, sive « Liber ad eorum delectationem qui terras peragrarare studeant », consilio et auctoritate E. Cerulli, F. Gabrieli, G. Levi Della Vida [et al.] ; una cum aliis ediderunt A. Bombaci, U. Rizzitano, R. Rubinacci [et al.], Naples-Rome, 1970-1984 ; 2<sup>e</sup> éd., Naples-Rome-Leyde, Brill, 1970-1987).

<sup>2</sup> al-Idrīsī, Nuzhat al-muštāq, op. cit., p. 174-176 (p. 176 pour la citation).

<sup>3</sup> Ibid., p. 174.

<sup>4</sup> Principautés d'Ibn Mardanīš à Valence et des Banū Ġāniya aux Baléares.

<sup>5</sup> al-Idrīsī, Nuzhat al-muštāq fī-ḥtirāq al-āfāq, éd. partielle par M. Hadj-Sadok, Le Maġrib au 12<sup>e</sup> siècle de l'hégire (6<sup>e</sup> siècle après J.-C.) (sic ; lire : « 6<sup>e</sup> siècle de l'hégire » et « 12<sup>e</sup> siècle après J.-C. »), Paris, Publisud, 1983, texte arabe, passim.

ne leur est pas appliqué<sup>6</sup>. Les seules mentions d'une entité étatique plus ou moins clairement inscrite dans l'espace concernent les Hammadites pour le temps présent<sup>7</sup> et les Almoravides dans le passé proche<sup>8</sup>. Il est à souligner, d'ailleurs, que le terme de dawla, qu'al-Idrīsī utilise à de rares occasions (je n'en ai relevé que cinq occurrences pour l'Andalus et le Maghreb hors Ifrīqiyya)<sup>9</sup>, ne désigne jamais un état au sens géopolitique. Al-Bakrī, un siècle plus tôt, s'était montré tout aussi parcimonieux : une seule occurrence en ce qui concerne al-Andalus, avec le sens de « règne » et référant à l'Antiquité<sup>10</sup>. Il écrit pourtant en 1067-1068, c'est-à-dire en pleine période des taifas ; mais on n'en trouve nul écho dans son œuvre – du moins, sur le plan géographique : al-Andalus demeure un espace unique et indivis. Il ne faut pas s'en étonner, car les historiens eux-mêmes, quand ils retracent les événements du XI<sup>e</sup> siècle, raisonnent en termes de règnes, de régimes, de dynasties et non d'états. Certes utilisent-ils couramment le mot dawla, mais c'est dans l'acception que je viens de dire : dawlat Sulaymān al-Mustaʿīn bi-llāh (le règne de Sulaymān), al-dawlat al-ḥasaniyya al-ḥammūdiyya (le régime hammudite, la dynastie hammudite), dawlat Banī Ḥazrūn (la dynastie des Banū Ḥazrūn), etc.<sup>11</sup>

D'autres termes qu'on pourrait supposer connectés à une réalité géopolitique se révèlent tout aussi improductifs à cet égard, malgré leur évidente connotation politique. D'abord, ils sont peu fréquents. Ensuite, ils n'ont pas de signification territoriale bien tranchée, à commencer par mamlaka (royaume, règne, royauté)<sup>12</sup>, présent à deux reprises seulement dans al-Idrīsī et huit fois dans al-Bakrī, ce qui n'est guère plus abondant (alors qu'il figure dans le titre de l'ouvrage !). Fait intéressant à signaler, le mot se rapporte soit à l'Antiquité classique, soit à des peuples non musulmans : Lombards, Galiciens, Goths, Francs. Dans un cas, il est à peu près certain qu'il est utilisé dans son acception spatiale : mamālik ṣāḥib al-Qusṭanīniyya, « les états du maître de Constantinople », à propos de la Macédoine<sup>13</sup>. Sinon, il a plutôt le sens de royauté, de souveraineté, c'est-à-dire de pouvoir royal

<sup>6</sup> Une intention polémique n'est pas à exclure, al-Idrīsī ne manifestant aucune sympathie pour les Almohades, bien au contraire : voir, par exemple, *ibid.*, p. 85 (à propos de Marrakech), ou p. 101-102 (à propos de la localité de Bānū Tāwdā, près de Fès).

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 106, 116, 117 et 126.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 83 et 85.

<sup>9</sup> al-Idrīsī, *Nuzhat al-muštāq*, op. cit., éd. Dozy et M. De Goeje, p. 204 (gouvernement d'Ibn Abī ʿĀmir, dynastie omeyyade d'Espagne) ; *Id.*, *Nuzhat al-muštāq*, op. cit., éd. Hadj-Sadok, p. 83 (règne des Almoravides), 85 (État almoravide) et 117 (dynastie hammadite).

<sup>10</sup> al-Bakrī, *Kitāb al-masālik wa-l-mamālik*, éd. partielle par ʿA.-R ʿA. al-Ḥaḡḡī, *Ġuḡrāfiyyat al-Andalus wa-ʾUrūbbā*, Beyrouth, Dār al-Irṣād, 1387 H / 1968 AD, p. 111 (règne de l'empereur romain Adrien).

<sup>11</sup> Voir Ibn ʿIdārī, *al-Bayān al-muḡrib fī aḥbār mulūk al-Andalus wa-l-Maḡrib*, III, éd. E. Lévi-Provençal, Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner, 1930, *passim* (nombreux exemples, notamment, dans les deux fragments anonymes publiés en annexe au texte principal, p. 289-316).

<sup>12</sup> Voir F. Clément, « Nommer le territoire », op. cit., p. 391.

<sup>13</sup> al-Bakrī, *Kitāb al-masālik*, op. cit., p. 229. Pour les autres occurrences : *ibid.*, p. 72, 76, 87, 108, 138 et 147 ; al-Idrīsī, *Nuzhat al-muštāq*, op. cit., éd. Dozy et De Goeje, p. 181-182 et 187.

(ou de temps de ce pouvoir) – bien que, parfois, la connotation territoriale ne puisse être totalement écartée. On notera aussi que, dans la moitié des cas, il figure en deuxième terme de l'expression *dār al-mamlaka*, « le siège de la monarchie » (éventuellement : « du royaume »), marqueur servant à identifier la capitale.

On rattachera à ce contexte sémantique deux mots formés sur la même racine que *mamlaka* et utilisés dans un environnement syntaxique où la connotation spatiale est présente : le verbe *malaka*, « posséder » (« Les Arabes possèdent le territoire » du *ḥiṣn* de Bādīs, dans le Maghreb central)<sup>14</sup> ; et le nom d'action *mulk*, « monarchie, pouvoir royal » (« le pivot de leur monarchie », à propos de Marrakech et des Almoravides ; « le siège du pouvoir des Hammadites »)<sup>15</sup>. On aura remarqué que, cette fois-ci, les trois occurrences concernent le monde musulman. Mais la faiblesse de l'échantillon interdit d'aller plus avant. Il en va de même avec les mots *ḥilāfa*, « califat », et *imāra*, « émirat », utilisés une fois chacun et dont la signification strictement juridique ne fait pas de doute, même si le contexte sémantique évoque à nouveau un lieu précis : « le siège de l'émirat des Lamtūna », c'est-à-dire Marrakech à l'époque almoravide (la formule intervient en ouverture d'un trio de qualificatifs dont celui qui vient d'être cité – le « pivot » – forme le deuxième élément)<sup>16</sup> ; « le siège du califat islamique », autrement dit Cordoue<sup>17</sup>.

Nous voici donc appelés à la circonspection, car les termes utilisés, même s'ils appartiennent à un champ sémantique extérieur à celui de la territorialité, n'en recouvrent pas moins une indéniable réalité sur le terrain géographique : les *iqḷm* d'al-Andalus sont, certes, des entités organisationnelles, mais celles-ci ont une compétence territoriale, un ressort qui est obligatoirement inscrit dans des lieux concrets, villes, *ḥiṣn*, villages avec leurs campagnes. Présentant l'*iqḷm* des Alpujarras, al-Idrīsī énumère comme suit les éléments qui le composent : « des villes dont Jaén, un ensemble de *ḥiṣn* et de nombreux villages, plus de six cents, d'où l'on tire de la soie »<sup>18</sup>.

L'*iqḷm* est donc un territoire d'une certaine étendue. Là où les choses se compliquent, c'est qu'il est difficile d'en appréhender la nature, puisqu'un *iqḷm* peut lui-même contenir d'autres *iqḷm*. Ainsi, Séville a des *iqḷm*, dont al-Bakrī fournit la liste (elle a également des *kūra*, alors que ce terme lui est également appliqué)<sup>19</sup>. Il en va de même pour Mérida<sup>20</sup>. Ténès, qualifiée de *madīna* par al-Idrīsī, possède « des *iqḷm*, des *ʿamal* et des zones de culture (*mazāriʿ*) » productrices de céréales<sup>21</sup>. On bute donc sur un terme employé tantôt dans son acception administrative, tantôt dans le sens probable de *ʿamal* et parfois sans intention particulière autre que celle de désigner une portion de territoire. C'est sans doute le

<sup>14</sup> al-Idrīsī, *Nuzhat al-muštāq*, op. cit., éd. Hadj-Sadok, p. 121.

<sup>15</sup> Ibid., p. 85 (Almoravides), 117 (Hammadites).

<sup>16</sup> Ibid., p. 85. Le troisième élément renforce la spatialisation : « leur [lieu de] réunion à tous ».

<sup>17</sup> al-Idrīsī, *Nuzhat al-muštāq*, op. cit., éd. Dozy et De Goeje, p. 208.

<sup>18</sup> Ibid., p. 184.

<sup>19</sup> al-Bakrī, *Kitāb al-masālik*, op. cit., p. 114-115.

<sup>20</sup> Ibid., p. 120.

<sup>21</sup> al-Idrīsī, *Nuzhat al-muštāq*, op. cit., éd. Hadj-Sadok, p. 104 ; autres exemples p. 104 (Bāḡa, à une étape de Ténès), 116 (Bougie).

cas à propos de Miliana, dont les iqlām « reçoivent une partie des eaux du Chélif »<sup>22</sup> : peut-être faut-il comprendre qu'il s'agit, ici, de la région de Miliana, de ses environs, le pluriel (aqālīm) ne devant pas induire en erreur.

À quelques lignes d'intervalle, voire à quelques mots, al-Idrīsī utilise les mots ġiha pour Sétif ou Collo et aqālīm pour Constantine<sup>23</sup>, dans un contexte qui autorise à penser qu'ils ont le même sens. Une pareille alternance signifie qu'iqlām (ou aqālīm) est synonyme de ġiha, qui désigne sans ambiguïté une « contrée », une « région » dans l'acception la plus ordinaire<sup>24</sup>. Un peu plus haut, avait été préféré le mot arḍ, « territoire », à propos de la région de Collo et de Bône<sup>25</sup>. Ce terme revient régulièrement pour nommer l'assise ou l'emprise territoriale d'une ville, d'un groupe tribal, d'une nation, avec un emploi qui semble réservé aux régions du Maghreb où, sans doute, le maillage administratif était plus lâche qu'en al-Andalus<sup>26</sup>. Seule mention pour la Péninsule : arḍ Tudmīr, le « pays de Théodémir » (= la province de Murcie)<sup>27</sup>. Est-ce un simple hasard si le terme s'applique à un territoire qui conserve dans son nom celui d'un chef wisigoth, c'est-à-dire d'un autochtone étranger à l'arabité et à l'islamité, comme l'étaient à l'origine les Berbères du Maghreb ? Le fait qu'al-Bakrī réserve le mot arḍ au territoire d'une nation lointaine (les Russes)<sup>28</sup> conforte cette hypothèse.

Nāhiya est un autre synonyme possible de arḍ et de ġiha, sans spécificité administrative bien marquée, du moins dans l'Occident musulman des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. Comme ġiha, il est généralement utilisé au pluriel (nawāhī), dans le sens de parages, d'alentours<sup>29</sup>. Quant à ḥawz, je ne l'ai relevé que deux fois, à propos de la Galice et des Asturies<sup>30</sup>, ce qui est insolite. Le Lisān donne du mot la définition suivante<sup>31</sup> : « À propos d'un terrain (arḍ), [fait de] s'en emparer et [d']en déclarer les limites afin de le revendiquer, de sorte que personne d'autre ne puisse faire valoir un droit sur lui. » De l'idée d'appropriation (ḍamma šay<sup>an</sup> ilā nafsi-hi)<sup>32</sup>, de propriété (milk)<sup>33</sup> et de délimitation d'un lieu quelconque (maḥḍi<sup>c</sup>)<sup>34</sup>, on est passé à l'objet lui-même, c'est-à-dire au territoire dont le périmètre est ainsi défini en droit. Le

<sup>22</sup> Ibid., p. 107.

<sup>23</sup> Ibid., p. 126.

<sup>24</sup> al-Idrīsī, *Nuzhat al-muštāq*, op. cit., éd. Dozy et De Goeje, p. 200 (Bizliyāna = las Ventas de Mesmiliana) ; al-Idrīsī, *Nuzhat al-muštāq*, op. cit., éd. Hadj-Sadok, p. 75 (Nūl Lamṭa).

<sup>25</sup> al-Idrīsī, *Nuzhat al-muštāq*, op. cit., éd. Hadj-Sadok, p. 126.

<sup>26</sup> Ibid., p. 73 (Barqa), 74 (Zénètes), 78 (Dar<sup>c</sup>a), 92 (Doukkala), 93 (Dāy), 102 (Ṣadrāt), 118 (Arabes), 121 (Bādīs), 123 (Arabes) ; al-Idrīsī, *Nuzhat al-muštāq*, op. cit., éd. Dozy et De Goeje, p. 168 (Tanger), 169 (Tušummuš).

<sup>27</sup> al-Idrīsī, *Nuzhat al-muštāq*, op. cit., éd. Dozy et De Goeje, p. 194.

<sup>28</sup> al-Bakrī, *Kitāb al-masālik*, op. cit., p. 153.

<sup>29</sup> al-Idrīsī, *Nuzhat al-muštāq*, op. cit., éd. Hadj-Sadok, p. 87 (Ġafsīq), 88 (Umm Rabī<sup>c</sup>).

<sup>30</sup> al-Bakrī, *Kitāb al-masālik*, op. cit., p. 68 et 72.

<sup>31</sup> Ibn Manẓūr, *Lisān al-ʿArab*, nouvelle éd., texte établi par ʿA.-A. al-Kabīr, M. A. Ḥasb Allāh et H. M. al-Šādīlī, Le Caire, Dār al-Maʿārif, 1401 H / 1981 AD, II, p. 1046. Le *Qāmūs* se contente de résumer le *Lisān* : voir al-Fayrūzābādī, *al-Qāmūs al-muḥīṭ*, éd. M. N. al-ʿIrqūsī, 7<sup>e</sup> éd., Beyrouth, Muʿassasat al-Risāla, 1424 H / 2003 AD, p. 509.

<sup>32</sup> Ibn Manẓūr, *Lisān*, op. cit., II, p. 1046.

<sup>33</sup> Ibid., p. 1047.

<sup>34</sup> Ibid.

Vocabulista arabe-latin du XIII<sup>e</sup> siècle donne pour équivalent *confinium* et une charte sicilienne de 1182 porte *tenimentum*<sup>35</sup>.

Cet excursus de la nomenclature arabe en dehors de son aire de diffusion naturelle est exceptionnel. Je n'en ai trouvé qu'un seul autre exemple : les a<sup>c</sup>*māl* du pays d'Ibn Šānġū, autrement dit les états de Sanche IV, roi de Navarre<sup>36</sup>. Dans les trois cas (Galice, Asturies, Navarre), le proximité de ces territoires et leur localisation à l'intérieur de l'Andalus géographique, c'est-à-dire de la péninsule Ibérique (*ġazīrat al-Andalus*), explique probablement cela.

Les termes que je viens d'évoquer sont d'un usage rare ou relativement rare, je l'ai dit. En revanche, il en est un qui abonde : c'est *balad* et ses dérivés. J'en ai compté 202 occurrences dans le corpus étudié : 126 chez al-Idrīsī (première section du troisième climat et première section du quatrième climat, soit l'Occident musulman depuis Saragosse jusqu'à Bougie), 76 chez al-Bakrī (al-Andalus, « Grande Terre » et îles de la Méditerranée). L'ébauche d'une analyse statistique me paraît donc possible.

L'écueil, bien évidemment, serait de partir de la signification qui vient directement à l'esprit lorsque le mot *balad* est énoncé, de sorte que cette acception commune vient en quelque sorte préempter, ou du moins colorer les acceptions particulières – et toutes le sont une fois replacées dans leur contexte d'énonciation, y compris celles qui semblent les plus banales. Je m'abstiendrai donc d'en donner tout de suite une traduction en français car, nous allons le voir, *balad* ne désigne pas un objet unique. C'est cette variété d'acceptions qui attire l'attention.

Commençons d'abord par les définitions telles qu'elles figurent dans les dictionnaires arabes médiévaux. Le *Muḥkam* (XI<sup>e</sup> siècle) pose *balda* et *balad* comme première entrée (ou entrée source) du groupe de mots classés sous la racine BLD, avec cette définition<sup>37</sup> : « Al-balda et al-balad : toute contrée définie (*qīṭ'a mustaḥīza*), qu'elle soit peuplée ou déserte. Pluriel : *bilād* et *buldān*. Certains disent : un *balad* est une catégorie de lieu (*ġins al-makān*), comme l'Iraq et la Syrie ; une *balda* en est un élément particulier, comme Bassorah et Damas. » Une deuxième signification est fournie peu après<sup>38</sup> : « Balda et balad : terrain (*turāb*). »

Cette définition et sa traduction appellent plusieurs remarques. D'abord, j'ai rendu *qīṭ'a* par « contrée », faute de mieux. Étymologiquement, le terme arabe désigne un « morceau », une « part » retranchée à un tout (le verbe *qaṭa'a* signifie

<sup>35</sup> Vocabulista in arabico, pubblicato per la prima volta, sopra un codice della biblioteca Riccardiana di Firenze, éd. C. Schiaparelli, Florence, 1871, s. voc. ; L. Lello, Descrizione del real tempio, e monasterio di Santa Maria Nuova, di Morreale, Palerme, 1702, Privilegi e bolle, p. 9 et 12 ; les deux cités dans R. Dozy, Supplément aux dictionnaires arabes, Leyde, Brill, 1881 (réimpr. Beyrouth, Librairie du Liban, 1868), I, p. 335. Je ne comprends pas les raisons qui ont poussé Dozy à considérer que le mot *tenimentum*, dans la charte de Guillaume II, renvoie à l'arabe *ḥawz*, puisque le mot n'y figure pas. Sans doute disposait-il d'autres éléments pour avancer une telle équivalence.

<sup>36</sup> al-Bakrī, *Kitāb al-masālik*, op. cit., p. 61-62.

<sup>37</sup> Ibn Sīdah, *al-Muḥkam wa-l-muḥīṭ al-a<sup>c</sup>ṣam*, éd. °A.-Ḥ. al-Hindāwī, Beyrouth, Dār al-Kutub al-°ilmiyya, 1421 H / 2000 AD, IX, p. 342.

<sup>38</sup> J'omets les acceptions métaphoriques (la Mekke, un tombeau, etc.) qui nous éloigneraient du sujet.

« couper »). Balad et balda sont donc les sections d'un ensemble plus vaste. Ensuite, le participe *mustaḥīza* renvoie à la même racine que le mot *ḥawz*, déjà expliqué, ce qui introduit la connotation de propriété et de délimitation. Enfin, le rapport au sol, implicite dans la définition initiale, est explicité par le mot *turāb* (terre, terrain).

Le *Lisān* reprend les définitions du *Muḥkam* en les complétant<sup>39</sup> : « Al-balda ou al-balad : tout lieu (*mawḍiʿ*) ou contrée définie (*qīṭʿa mustaḥīza*), qu'elle soit peuplée ou dépeuplée. [Selon] al-Azharī<sup>40</sup> : un balad est tout endroit terrestre défini (*mawḍiʿ mustaḥīz min al-arḍ*), qu'il soit peuplé ou dépeuplé, vide [d'habitants] ou habité ; c'est alors un balad. Pluriel : *bilād* et *buldān*. *Buldān* : mot qui s'emploie pour *kuwar*. » Le reste, pour ce qui nous intéresse, est un décalque littéral du *Muḥkam*. Ibn Manẓūr précise donc le rapport au sol et introduit un élément nouveau : balad est synonyme de *kūra*, ce qui introduit une connotation administrative, voire géopolitique dans le sens où le balad serait une entité territoriale de taille indifférente, éventuellement inhabitée (on pense ici à la place occupée par le désert dans l'espace géographique et mental des anciens Arabes), mais inscrit à la fois dans un droit de propriété et dans un système d'organisation étatique ou pseudo-étatique.

Le *Qāmūs*, à son habitude, condense le *Lisān*, tout en affinant par ce procédé la définition des deux mots<sup>41</sup>, ce qui justifie que la traduction que je donne ici du mot *arḍ* soit différente de celle proposée dans la citation précédente : « Al-balad et al-balda : toute portion de territoire (*qīṭʿa min al-arḍ*) définie, peuplée ou déserte. Terrain (*turāb*). Catégorie de lieu, comme l'Iraq et la Syrie. »

Résumons : balad et balda sont peu différenciés même si, pour certains, le premier désigne une contrée, un pays (l'Iraq, la Syrie) et le second une ville (Bassorah, Damas). D'après les exemples choisis, on comprend qu'une balda est incluse dans un balad. Cette caractéristique est en accord avec la morphologie, puisque balda s'apparente à un nom d'unité et balad à un collectif. Quant à la nature exacte de la balda, si l'on considère que le mot est un synonyme de *madīna*, qu'Ibn Manẓūr définit<sup>42</sup> comme étant le « *ḥiṣn* édifié au cœur d'un territoire (*arḍ*) » ou bien « tout territoire au cœur duquel est édifié un *ḥiṣn* » – on aura remarqué la réversibilité –, alors il faut considérer qu'il ne s'agit pas seulement d'une ville, mais d'une « cité » avec son chef-lieu (la ville elle-même en tant qu'agglomération), ses a *ʿmāl*, *aqālīm*, *ḡihāt*, *nawāḥīl*, *ḥuṣūn*, *qurā* (villages), *ḍiyaʿ* (hameaux), *bawādī* (campagnes), *mazāriʿ* (zones de culture). Diverses descriptions d'entités qualifiées de *madīna* montrent d'ailleurs que cette dernière peut être composée de « deux *madīna* en une séparées par un mur » (Tlemcen)<sup>43</sup>, ou de « deux *madīna* entre lesquelles [coule] une grande rivière » (Fès)<sup>44</sup>, ou de « cinq *madīna* contiguës séparées les unes des autres par un mur » (Cordoue)<sup>45</sup>, ou de « *madīna* multiples »

<sup>39</sup> Ibn Manẓūr, *Lisān*, op. cit., I, p. 340. Ce texte date du XIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>40</sup> Lexicographe du X<sup>e</sup> siècle, auteur du *Kitāb al-tahḍīb fī l-luġa*, premier grand dictionnaire systématique de la langue arabe après le *Kitāb al-ʿayn* attribué à Ḥalīl (VIII<sup>e</sup> siècle).

<sup>41</sup> al-Fayrūzābādī, *Qāmūs*, op. cit., p. 268-269. Ce texte date du XIV<sup>e</sup> siècle.

<sup>42</sup> Ibn Manẓūr, *Lisān*, op. cit., VI, p. 4161.

<sup>43</sup> al-Idrīsī, *Nuzhat al-muštāq*, op. cit., éd. Hadj-Sadok, p. 100.

<sup>44</sup> Ibid., p. 94.

<sup>45</sup> al-Idrīsī, *Nuzhat al-muštāq*, op. cit., éd. Dozy et De Goeje, p. 208.



(Meknès)<sup>46</sup>, ou encore d'une « série de villages, [de] lieux habités ('*imārāt*) proches les uns des autres et [de] nombreux champs cultivés » (Dar<sup>a</sup>)<sup>47</sup>. Toutes les configurations existent donc. Néanmoins, le sentiment que la *madīna* forme un tout et une unité se dégage sans conteste des sources, à travers la succession de leurs noms le long des itinéraires, leur localisation les unes par rapport aux autres et la mention de leur population par le terme indifférencié, collectif et non dissociant de *ahl* – même si, dans le cas du Maghreb rural, l'expression « un mélange de Berbères » (*aḥlāt min al-Barbar*) revient assez régulièrement (mais l'ensemble reste qualifié de *ahl*)<sup>48</sup>.

Qu'en est-il, à présent, de l'usage de *balad* et de *balda* (avec leurs pluriels) ? Première constatation : *balda* n'apparaît que deux fois dans le corpus (taux d'occurrence : 0,99 %). Dans le premier cas, il désigne les localités de Dāy et de Tadla, qualifiées par ailleurs de *madīna* et associées en raison, notamment, de la fertilité de leur terre à coton<sup>49</sup>. Dans le second, il est appliqué à la Qal'a des Banū Ḥammād, qualifiée elle aussi de *madīna*. Mais là, il désigne plus certainement le territoire de l'ancienne cité, puisqu'il y est question d'une herbe médicinale qui pousse dans la dite *balda*<sup>50</sup> – ce qui exclut qu'il puisse s'agir de la ville elle-même.

Deuxième constatation : le pluriel *buldān* est tout aussi rare (deux occurrences, soit 0,99 % également). On le trouve à quelques lignes d'intervalle et dans le même contexte, à propos des Slaves, avec un sens très général de « contrées », « pays » qui ne permet pas d'y déceler une intention particulière<sup>51</sup> : « Ils se sont installés dans les contrées (*buldān*) les plus fertiles [...] » ; « Dans tous les pays nordiques (*buldān al-ḡawf*), ce n'est pas la sécheresse ni l'aridité qui sont cause de famine [...] ». Un peu plus loin<sup>52</sup>, le second pluriel, *bilād*, est utilisé à première vue en substitut de *buldān* : « [...] l'humidité de leur pays (*bilādi-him*) et le froid intense qui y règne [...] ». On aura relevé que j'ai traduit *bilād* par un singulier, car il y a probablement une nuance dans le glissement d'un pluriel à l'autre<sup>53</sup>.

Restent donc *balad* et *bilād*. Deux questions se posent. *Bilād* est-il uniquement le pluriel de *balad*, ainsi que les lexicographes le laissent entendre ou bien, comme *buldān* pour Ibn Manẓūr, s'accompagne-t-il d'une inflexion du sens ? *Balad* et *bilād* ont-ils, chacun de leur côté, une signification univoque ? Le contexte d'utilisation devrait permettre d'y voir plus clair.

Mais avant de passer en revue l'ensemble des données, il faut régler d'abord un point de méthode. On objectera, en effet, que le corpus de référence, par le biais des reprises d'auteurs plus anciens, court sur trois siècles au moins, du X<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup>, et

<sup>46</sup> al-Idrīsī, *Nuzhat al-muštāq*, op. cit., éd. Hadj-Sadok, p. 96.

<sup>47</sup> Ibid., p. 77. L'auteur précise auparavant que Dar<sup>a</sup> « n'est pas une *madīna* entourée d'un rempart ni d'un fossé ». Voir également la description de Sijilmassa, qui dessine de cette *madīna* l'image d'une riche vallée agricole, sans *ḥiṣn*, c'est-à-dire sans chef-lieu (ibid., p. 76).

<sup>48</sup> Voir, par exemple, al-Idrīsī, *Nuzhat al-muštāq*, op. cit., éd. Hadj-Sadok, p. 93.

<sup>49</sup> Ibid.

<sup>50</sup> Ibid., p. 109.

<sup>51</sup> al-Bakrī, *Kitāb al-masālik*, op. cit., p. 181, 182.

<sup>52</sup> Ibid., p. 182.

<sup>53</sup> On signalera aux non arabisants que des pluriels en arabe peuvent correspondre à des singuliers en français et vice-versa. C'est le cas, notamment, de *bilād*.

que les acceptions des deux termes ont pu évoluer au long de cette période. La remarque ne doit pas arrêter, car il y a malgré tout une actualité continue de signification(s), soit par la conservation d'un patrimoine savant (*turāṭ*) transmis de génération en génération et dont le lexique est donc maintenu actif, soit par une certaine forme d'actualisation qui dépend du projet d'écriture de l'auteur. Al-Bakrī, par exemple, cite textuellement Ibrāhīm b. Ya<sup>c</sup>qūb de Tortose (du moins le suppose-t-on)<sup>54</sup>, mais récrit les informations puisées dans l'œuvre d'al-Mas<sup>c</sup>ūdī – les deux auteurs ayant vécu un siècle auparavant. Et la transmission-conservation ne connaît pas de césure en aval, comme on peut le constater chez un compilateur comme al-Ḥimyarī, dont le *Kitāb al-rawḍ al-mi<sup>c</sup>tār* (XIII<sup>e</sup> ou XIV<sup>e</sup> siècle) constitue, pour sa partie andalouse, un véritable cut-up d'al-Bakrī et d'al-Idrīsī. Or le but des compilateurs est justement de maintenir en vie un savoir (et donc son expression) à des fins d'enseignement et de diffusion d'une culture savante.

Le rapport entre balad et bilād montre une forte disparité : 47 occurrences pour le premier (23,74 %), 151 pour le second (76,26 %), soit un rapport approximatif de 1 à 3. Néanmoins, il serait hasardeux d'en tirer une conclusion à ce stade, c'est-à-dire tant que chacun des deux termes n'aura pas été replacé dans son contexte. Une tendance se dégage pourtant lorsque l'on compare leur répartition dans al-Idrīsī en fonction des grands ensembles géographiques, historiques et culturels. Pour al-Andalus, le rapport est de 7 balad contre 33 bilād (rapport de 1 à 4,7), alors qu'il est de 8 balad contre 76 bilād (rapport de 1 à 9,5) pour le Maghreb central et occidental. La différence est remarquable et confirme, peut-être, l'état de diversité de cette partie de l'Occident musulman. Mais je ne m'aventurerai pas plus loin.

Construit en annexion avec un nom géographique, balad est présent 16 fois : 12 noms de pays ou régions (exemple : balad Ifraṅṅa)<sup>55</sup>, 4 noms de villes (exemple : balad Šant Mariyya)<sup>56</sup>. Bilād l'est 52 fois : 45 noms de pays, régions ou groupes de localités (exemple : bilād al-Sūs)<sup>57</sup>, 7 noms de villes (exemple : bilād Rūma)<sup>58</sup>. Plus intéressant à noter, balad s'applique à des toponymes situés en dehors du monde arabo-musulman, à trois expressions près (qui concernent toutes al-Andalus), soit un rapport de 1 à 5,3 en plaçant le curseur au regard de l'espace arabo-musulman. Ce rapport s'inverse, en revanche, pour bilād, qui apparaît très majoritairement réservé aux territoires d'islam (42 occurrences contre 10, rapport de 4,2 à 1). Si l'on ajoute à ces chiffres les occurrences isolées de balad et de bilād dont le contexte permet de connaître sans risque d'erreur le toponyme auquel le mot réfère, on voit que le rapport se rééquilibre nettement au bénéfice de l'Islam avec balad (9 occurrences contre 14, rapport de 1 à 1,5), et qu'il s'amplifie avec bilād (59 occurrences contre 12, le rapport étant désormais de 4,9 à 1).

<sup>54</sup> Le texte original ayant disparu (on en ignore jusqu'au titre), il est impossible de vérifier l'authenticité des fragments qui sont attribués et attribuables au voyageur tortosan.

<sup>55</sup> al-Bakrī, *Kitāb al-masālik*, op. cit., p. 67.

<sup>56</sup> Ibid., p. 69. Il s'agit probablement de Sainte-Marie-de-Labourd.

<sup>57</sup> al-Idrīsī, *Nuḥḍat al-muštāq*, op. cit., éd. Hadj-Sadok, p. 72 (2 fois), 78 (4 fois) et 93.

<sup>58</sup> al-Bakrī, *Kitāb al-masālik*, op. cit., p. 144.

La situation est différente dans le cas d'une annexion avec un nom de peuple ou de population (exemples : balad al-Ġilīqīyyīn, *bilād* Lamtūna)<sup>59</sup>. Si les 13 occurrences de balad ne concernent pas le monde musulman, à trois exceptions encore (soit un rapport de 1 à 4,3), pour *bilād* (41 occurrences) le rapport reste nettement en faveur des non musulmans (26 occurrences contre 15, rapport de 1 à 1,7). Même en prenant en compte les noms de personnes particulières (exemple : balad Ibn Šāngū)<sup>60</sup> et de dynasties (exemple : *bilād* Banī Hammād)<sup>61</sup>, le rapport total ne change guère : il est de 1 à 3 pour balad (5 occurrences contre 15) et de 1 à 1,7 pour *bilād* (17 occurrences contre 29). L'adjonction des occurrences isolées de chacun des deux mots (en fait, uniquement de *bilād*, puisque balad n'apparaît pas dans cette configuration) ne modifie pas le rapport, dans la mesure où cet ajout se répartit à égalité entre *dār al-islām* et *dār al-ḥarb* (+ 1 dans les deux cas).

Deux remarques méritent l'attention. Concernant l'annexion *bilād* plus toponyme, 15 sont formées avec le mot al-Andalus (*bilād* al-Andalus). Il faut y ajouter la construction avec l'épithète andalusiyya (1 occurrence), qui est syntaxiquement différente mais revient au même sur le plan sémantique, soit un total de 16 désignations d'al-Andalus en tant que *bilād*. Cela représente plus du tiers des utilisations pour les pays musulmans. À titre de comparaison, les expressions *bilād* al-Maġrib, *bilād* al-Maġrib al-Aqṣā et *bilād* al-Ġarb al-Awsaṭ ne sont présentes que 10 fois (moins du quart).

Deuxième remarque (qui coïncide avec la tendance relevée plus haut – et l'explique peut-être) : l'essentiel des annexions *bilād* plus nom de peuple, toujours en restant dans le cadre du *dār al-islām*, concerne le Maghreb et les groupes berbères : 13 occurrences sur 15. Et l'on pourrait ajouter le *bilād* al-ʿArab, ces « Arabes » étant les tribus hilaliennes installées dans le Maghreb central. En fait, les seuls non Maghrébins sont les Andalous (1 occurrence).

J'arrête ici l'analyse statistique, laissant de côté l'utilisation de *bilād* dans un sens général, non spécifié, parfois indéfinissable, si ce n'est lorsqu'il intervient en alternance avec d'autres mots ou expressions, notamment pour désigner la destination des exportations : *aqṭār* (régions), *diyār* (contrées), *ġihāt* (destinations), *āfāq* (horizons), *madāʾin* (pluriel de *madīna*), *aṃṣār* (métropoles), *al-maṣāriq wa-l-maġārib* (les Orientes et les Occidents) – termes tout aussi vagues, puisqu'il s'agit de stéréotypes. On retiendra, par conséquent, la grande plasticité sémantique d'un mot qui se prête à de nombreux usages (par exemple, pour désigner des « terrains »)<sup>62</sup>.

Balad, en revanche, semble plus spécifique : je n'ai relevé que deux usages imprécis, dont l'un se rapporte à un lieu identifié par ailleurs<sup>63</sup>, et dont il apparaît que l'autre, grâce à une variante du texte, ne vise pas un sens défini (version A : « Aucun balad ne l'égale... » ; version B : « Rien ne l'égale... »)<sup>64</sup>.

<sup>59</sup> Ibid., p. 80 (Galiciens) ; al-Idrīsī, *Nuzhat al-muštāq*, op. cit., éd. Hadj-Sadok, p. 73 (Lamtouna).

<sup>60</sup> al-Bakrī, *Kitāb al-masālik*, op. cit., p. 61-62.

<sup>61</sup> al-Idrīsī, *Nuzhat al-muštāq*, op. cit., éd. Hadj-Sadok, p. 106 et 116.

<sup>62</sup> al-Idrīsī, *Nuzhat al-muštāq*, op. cit., éd. Dozy et De Goeje, p. 165.

<sup>63</sup> Dār Mallūl (al-Idrīsī, *Nuzhat al-muštāq*, op. cit., éd. Hadj-Sadok, p. 120).

<sup>64</sup> al-Idrīsī, *Nuzhat al-muštāq*, op. cit., éd. Dozy et De Goeje, p. 168 et note g, à propos de Ceuta.

Un balad, comme des bilād, qualifie donc un territoire de dimension très variable, tantôt une ville, tantôt un chef-lieu et sa région, tantôt un pays, tantôt un ensemble de pays ou de territoires. Parfois, l'un ou l'autre sont synonymes de *madīna*. Dans la liste des iqlīm d'al-Andalus, al-Idrīsī emploie indifféremment bilād et mudun (pluriel de *madīna*) pour désigner les toponymes (correspondant à des noms de villes) inclus dans l'appellation<sup>65</sup>. Dans un autre cas, balad se substitue explicitement à *madīna*<sup>66</sup>, tandis qu'ailleurs, il renvoie aux mudun (villes), kuwar (districts), qurā (villages) et amṣār (métropoles) du troisième climat, en y incluant les mers, fleuves, sources, citernes et montagnes<sup>67</sup>. Autres exemples : bilād est tantôt mis en équivalence avec arḍ (bilād al-Šām, bilād al-Turk, arḍ Miṣr : « pays de Syrie, pays des Turcs, terre d'Égypte »)<sup>68</sup>, ou avec ġihāt (parages)<sup>69</sup>, et tantôt il désigne un groupe de localités<sup>70</sup>. Il peut aussi qualifier, tour à tour, une localité (Nūl Lamṭa) et le territoire du groupe ethnique auquel celle-ci est liée (les Lamtouna)<sup>71</sup>. Et de même qu'un iqlīm peut en contenir d'autres, il arrive que des bilād soient inclus dans un (ou des ?) bilād<sup>72</sup>. Ce qui pose bien évidemment la question de la réalité sémantique de la distinction grammaticale entre le singulier et le pluriel. Car, à plusieurs reprises, les mots balad et bilād sont utilisés pour nommer la même entité territoriale, parfois dans le même paragraphe : balad al-Andalus et bilād al-Andalus<sup>73</sup>, balad al-Bulqārīn (Bulgares) et bilād al-Bulqārīn<sup>74</sup>, balad Buwayslāw (Boleslas) et bilād Buwayslāw<sup>75</sup>...

Il n'y a donc – et c'est décevant – pas de conclusion générale à tirer, pas de règle absolue. Tout est fonction du contexte et donc affaire de cas par cas. Ici, ce sont les circonstances qui éclairent le sens du mot, non l'inverse. Tout présupposé lexical, a fortiori théorique, expose au contresens. C'est la raison pour laquelle je me suis appliqué à ne traduire les termes arabes qu'au minimum, afin de ne pas contraindre d'emblée leur sens.

Quant à la plasticité de la terminologie des territoires dans les sources géographiques arabes, je ferais volontiers l'hypothèse qu'elle a quelque chose à voir avec les structures de l'organisation sociale, dans la mesure où les solidarités lignagères, les relations au groupe, l'appartenance à un réseau de pairs (c'est le cas des lettrés) et la mobilité spatiale semblent plus déterminantes que le lien au sol. Même s'il existe un attachement du paysan à son terroir, du nomade à ses lieux de parcours et du citadin à sa ville, même si l'on décèle chez certains écrivains une forme de patriotisme local (le phénomène étant particulièrement sensible en Andalus

<sup>65</sup> Ibid., p. 174-176.

<sup>66</sup> Ibid., p. 171 (balad Banī Tāwdā) ; al-Idrīsī, *Nuzhat al-muštāq*, op. cit., éd. Hadj-Sadok, p. 101 (madīnat Banī Tāwdā).

<sup>67</sup> al-Idrīsī, *Nuzhat al-muštāq*, op. cit., éd. Hadj-Sadok, p. 67.

<sup>68</sup> al-Idrīsī, *Nuzhat al-muštāq*, op. cit., éd. Dozy et De Goeje, p. 188.

<sup>69</sup> Ibid., p. 79 (pays des Masmouda, entre Taroudant et Aghmat).

<sup>70</sup> Ibid., p. 97 (région de Meknès).

<sup>71</sup> Ibid., p. 73.

<sup>72</sup> Ibid., p. 76 et 97-98.

<sup>73</sup> al-Bakrī, *Kitāb al-masālik*, op. cit., p. 84-85.

<sup>74</sup> Ibid., p. 151.

<sup>75</sup> Ibid., p. 160 et 164.

au XI<sup>e</sup> siècle), il n'en demeure pas moins que l'élite socioculturelle, qui produit à son propre usage des ouvrages comme la *Nuzhat al-muštāq* et le *Kitāb al-masālik*, pourrait être qualifiée de cosmopolite, c'est-à-dire de ressortissante du *bilād al-islām*, voire du *bilād Allāh*<sup>76</sup> – autrement dit, de la Terre entière. Al-Idrīsī en est l'illustration, lui qui naquit au Maghreb, voyagea à travers l'Occident musulman et peut-être sous des cieux plus lointains, puis s'installa à Palerme, dans la Sicile chrétienne et normande. Qu'importe, alors, l'arpentage méticuleux du terrain, le dessin de son cloisonnement, le tracé précis de ses frontières extérieures et intérieures (le mot, d'ailleurs, serait anachronique). Ce qui compte avant tout, c'est l'espace et le mouvement. La *Nuzhat al-muštāq* et le *Kitāb al-masālik* sont des routiers, des livres destinés à ceux qui voyagent, que ce soit avec leurs pieds, physiquement, ou par la pensée, dans leur tête.

François Clément

Université de Nantes

CRHIA (EA 1163, Nantes) – CESCO (UMR CNRS 6223, Poitiers)

---

<sup>76</sup> La première expression se trouve *ibid.*, p. 85 ; la seconde dans al-Idrīsī, *Nuzhat al-muštāq*, op. cit., éd. Hadj-Sadok, p. 123.